

## Dossier de Presse

Article/ le drame de l'ambiguïté, journal Le Quotidien. Journaliste : Daniel Côté  
(16 mars 2014)

<http://www.lapresse.ca/le-quotidien/progres-dimanche/arts-et-spectacles/201403/15/01-4748041-le-drame-de-lambiguite.php>

Le drame de l'ambiguïté | Daniel Côté | Arts et spectacles

Publié le 16 mars 2014 à 06h00 | Mis à jour le 16 mars 2014 à 06h00

«Les Mains de Jonathan» de La Rubrique

### Le drame de l'ambiguïté



Sara Létourneau est investie d'une grande responsabilité, dans Les Mains de Jonathan. La comédienne doit suggérer à la fois l'enfance et l'adolescence, évoquer l'ambiguïté que porte son personnage imaginé par l'auteur Jean-François Caron.

(Photo Rocket Lavoie)



Daniel Côté

Le Quotidien

(Jonquière) C'était avant la pause du dîner, mercredi, à la Salle Pierrette-Gaudreault de Jonquière. Sur la scène baignant dans un éclairage diffus, les comédiens qu'on verra à compter de cette semaine, dans la pièce Les Mains de Jonathan, répétaient la première scène. Ils le faisaient moins pour raffiner leur jeu que pour se mailler à la musique composée par Guillaume Thibert, assis derrière la console.

Une fois, deux fois, trois fois, Nathaly Charette, qui incarne la mère, répète ces phrases écrites par Jean-François Caron: «Je le sais. Je le connais bien. Je suis sa mère, à Jonathan.» Du coup, celui qui campe ce personnage, François-Édouard Bernier, bondit comme un jouet à ressort. Quelques sauts et le voici à genoux, caressant doucement les jambes de l'auteure de ses

jours.

Debout à gauche, l'air sévère, Benoit Lagrandeur ne dit mot. Le directeur artistique du Théâtre La Rubrique, qui pilote ce projet de concert avec le Théâtre du Trillium, basé à Ottawa, prête ses traits à un marchand qu'on sent hostile à Jonathan. À l'opposé du spectre émotif, l'amie du grand enfant observe la scène discrètement, émergeant à peine de la moitié supérieure d'un piano.

Ce rôle a été confié à Sara Létourneau, dont c'est la deuxième apparition dans la production annuelle de La Rubrique. Vêtue d'une robe bleue froufroulante, du genre qui fait penser au Village de Nathalie, la chanteuse, «performeuse» et comédienne doit suivre la ligne pointillée - minuscule aurait-on envie d'écrire - qui sépare l'enfance de l'adolescence.

Désir et malaise

Jonathan et son amie s'apprécient depuis toujours. Elle accepte même cette habitude qu'il a de toucher les gens, une manière pour lui de découvrir le monde. Ce qui semble lui échapper, cependant, c'est le fait que le corps du garçon a changé, alors que son esprit est demeuré ancré dans l'enfance. Il ne la voit pas comme un objet de désir, d'où le trouble que provoque chez lui un geste posé par l'adolescente.

«Lorsqu'elle veut l'amener vers la sexualité, Jonathan panique», raconte le metteur en scène Pierre-Antoine Lafon Simard après la répétition. Il tue son amie et ce que la pièce explore, ce sont les souvenirs de Jonathan, son histoire telle que lui la perçoit. Tout est donc exacerbé: le marchand est méchant, la mère très aimante, la fille on ne peut plus innocente.

S'agissant de cette dernière, par contre, le tableau joue sur une équivoque, la ligne très mince dont on parlait tantôt. «Le corps de Sara lui permet d'incarner l'enfance, mais aussi une certaine féminité. On sent une ambiguïté dans le désir et la pièce repose sur ce malaise», énonce Pierre-Antoine Lafon Simard, dont c'est le premier projet réalisé au Saguenay. Il est vrai que la jeune femme peut suggérer différents âges. Elle est mince comme un fil et ses traits sont délicats. Il ne faut pas croire que l'ampleur du défi la tétanise, cependant. À une semaine de la première, qui aura lieu mercredi à 20h, ses propos laissent apparaître un sentiment proche de la sérénité.

«C'est difficile de négocier avec les deux registres, mais on a beaucoup travaillé là-dessus. Ça se passe surtout dans la voix et comme c'est très calibré, le fait d'avoir touché à la performance représente un avantage. Là aussi, tout est placé», fait remarquer Sara Létourneau.

Ce qui aide aussi, c'est le respect que lui inspire Jean-François Caron. Non seulement a-t-elle lu ses romans et poèmes, mais la comédienne a joué dans la version théâtrale de Nos échoueries, une production intitulée Pendant le Jack Side Jazz Band. «Je suis fan de son travail et quand on m'a remis ma copie des Mains de Jonathan, j'ai dévoré le texte», confie-t-elle en souriant.

Même si son personnage n'est pas le plus présent sur la scène, l'artiste est consciente de l'impact qu'il pourrait avoir sur sa jeune carrière. «J'espère (qu'il y aura des retombées), mais en même temps, je ne veux pas avoir trop d'attentes. C'est pour ça que je vais garder mes autres pratiques», énonce Sara Létourneau.

© La Presse, ltée. Tous droits réservés.

## Arts

« Les Mains de Jonathan »

# Brillante exploration de l'âme humaine

DANIEL CÔTÉ

dcote@lequotidien.com

JONQUIERE - Un long poème vénéneux. Un voyage dans la tête d'un enfant au corps d'homme, pas malicieux ni vicieux. Juste prisonnier de son monde à lui, de ses peurs qui le tourmentent jusqu'à la déraison. La nouvelle création du Théâtre La Rubrique et du Théâtre du Trillium, *Les Mains de Jonathan*, est aussi belle que troublante.

La première représentation a eu lieu hier soir, à la Salle Pierrette-Gaudreault. Une belle foule, quelques centaines de personnes, pourra se vanter d'avoir assisté à l'éclosion d'un texte qui fera date dans l'histoire de la compagnie jonquéroise. L'auteur Jean-François G. Caron, dont c'est la première histoire écrite spécifiquement pour être jouée, a trouvé le moyen de faire de l'or avec du plomb.

La trame est simple, en effet. Le Jonathan du titre a tué sa



Sara Létourneau et François-Édouard Bernier campent Jonathan et son amie, deux des protagonistes de la nouvelle création du Théâtre La Rubrique, *Les Mains de Jonathan*. Alors que la jeune fille nourrit un vif désir, comme l'illustre cette scène captée hier soir, le garçon est incapable de sortir du monde de l'enfance.

(Photo Rocket Lavoie)

seule amie parce que ses avances le troublaient. Lui qui a toujours eu recours au toucher pour percevoir la réalité, du moins celle que distille son esprit méandreux, a ainsi confirmé la mauvaise impression que culti-

vait le propriétaire du magasin général. Sa mère, en revanche, n'a cessé de professer son amour. Un amour inconditionnel.

Ce que montre la pièce est équivoque. Règle générale, ce sont les impressions des uns

et des autres, passées dans le filtre de sa perception à lui. On voit l'homme-enfant à différents âges de la vie, touchant le plancher, les produits offerts par le commerçant, les vêtements de sa mère. « Jonathan n'est pas fou », proclame l'auteur de ses jours.

L'équivoque tient aux propos de la fille, lorsqu'elle décline sa version de l'histoire. Alors qu'à certains moments, la comédienne Sara Létourneau lui donne des airs juvéniles, il arrive que ses propos, comme ses gestes, laissent entrevoir l'émergence d'une féminité qui perturbe Jonathan.

Ce personnage est interprété avec un luxe de nuances et sans fausse note, alors que les risques de dérapage étaient élevés. On remarque une justesse de ton équivalente parmi les autres interprètes, François-Édouard Bernier (Jonathan), Nathaly Charrette (la mère) et Benoit Lagrandeur (le marchand),

signe que la direction assurée par le metteur en scène Pierre-Antoine Lafon-Simard a été soigneusement calibrée.

De concert avec la scénographe Josée Bergeron-Proulx, il a campé l'histoire dans un univers semi-réaliste, où un piano coupé en deux cohabite avec des animaux naturalisés. L'époque est floue, mais ce n'est pas aujourd'hui, même si ça pourrait l'être. C'est comme les compositions de Guillaume Thibert, ces pièces exécutées au piano, souvent très douces, dont le classicisme transcende les époques.

Tout ceci pour dire que *Les Mains de Jonathan* fait plus que raconter un fait divers. Davantage qu'une peinture de mœurs, c'est une brillante exploration de l'âme humaine dans ce qu'elle a de plus pur et de plus singulier, un voyage que les amateurs de théâtre sont invités à faire jusqu'au 5 avril, en attendant les représentations qui seront données à Ottawa. □



Article/ *Les mains de Jonathan-Rencontres avec l'auteur et le metteur en scène*, LES MAINS DE JONATHAN | RENCONTRES AVEC L'AUTEUR ET LE METTEUR EN SCÈNE, Blog Mauvaise Herbe. Journaliste : Anick Martel (3 avril 2014)  
<http://www.mauvaiseherbe.ca/2014/04/03/les-mains-de-jonathan-rencontres-avec-lauteur-et-le-metteur-en-scene/>

Les Mains de Jonathan | Rencontres avec l'auteur et le metteur en scène | Mauvaise Herbe

2015-05-07 16:59

### Les Mains de Jonathan | Rencontres avec l'auteur et le metteur en scène

Publié par [Anick Martel](#) le 3 avr, 2014 dans [Théâtre](#) | [Aucun commentaire](#)

**Les Mains de Jonathan**

Rencontres avec l'auteur et le metteur en scène

L'auteur |

Jean-François G. Caron | interview #1

C'est la première fois que je discute avec l'auteur Jean-François G. Caron. C'est aussi la première fois que j'interview l'auteur d'une pièce tout juste après une première. Sa Première. Sa première Première. Une bonne première, d'ailleurs. Je lui demande comment il se sent, quelques minutes après cette représentation.

« Bien, mais j'en ai moins profité ce soir qu'à la générale, hier, parce que ce soir le public était dans la salle et que j'étais un petit peu trop alerte à la façon dont les gens allaient réagir. C'est ma première pièce, c'est la première fois que je vis ça une première comme ça et j'étais très attentif justement à la réception du texte, à la réception de la pièce. J'en ai moins profité comme spectateur mais hier, à la générale, j'étais moi-même ému par ce qui se passait... Par la mère... C'est une petite femme Nathalie Charrette, mais elle est grande ! Elle est immense sur scène quand elle commence à parler de son fils Jonathan ! Ému aussi quand je vois tout ce travail autour de mon texte. »

Je lui parle de la poésie de son texte et Jean-François G. Caron semble surpris. « Tout le monde me dit que ce texte est poétique mais moi, c'est drôle, je ne l'entends pas comme ça, je ne le perçois pas comme ça... Il l'est ? »

Assurément. Ce texte n'est pas un «poème» mais ce texte – ses mots- provoquent et déposent en nous des images fortes et ouvertes. Des images libres, véhiculant une poésie transposée par cette impression que le temps a été suspendu pour créer ces espaces propice à la rencontre de l'onirisme et du réalisme. Un texte qui travaille aussi la polyphonie des voix. Je lui demande si la mise en page de son texte induit cette polyphonie...

« C'est-à-dire qu'au départ, dans le premier texte que j'ai soumis à Benoît Lagrandeur, le directeur artistique de la Rubrique, il y avait quelques rares didascalies mais des didascalies très poétiques, des indications scéniques très très poétiques, du genre : *Jonathan dit qu'il a un fil qui sort de sa bouche*. Je disais des choses qui ne pouvaient pas se faire sur scène... Mon objectif n'était pas de dire que sur scène les comédiens devaient faire telle, telle ou telle chose, non... C'était plutôt pour montrer à quel point je voulais que l'univers autour de Jonathan soit complètement éclaté ! Impossible à représenter : déterminez-vous avec ça ! Au départ, c'était comme ça... Mais pour le travail, j'ai convenu avec (*Il rit.*) le metteur en scène qu'on pouvait enlever toutes les didascalies, toutes ces indications-là... Il n'y a aucun lieu de mentionné ni dit par les personnages. C'est le metteur en scène qui a développé tous les univers autour des paroles des personnages, moi, j'ai pas indiqué quoi que ce soit à ce niveau-là. J'aime ça laisser beaucoup de liberté, de place pour l'imaginaire de l'artiste metteur en scène, j'aime ça...»

- C'est l'écriture scénique.

« Oui pis en même temps, peu importe ce que l'on écrit dans la vie... Du roman, de la poésie... Je me dis que le lecteur s'imaginer des choses, se représente des choses qui ne sont pas nécessairement écrites et que c'est toujours comme ça... Mais c'est juste que là, avec un metteur en scène, on a accès à ce qu'il a imaginé, à sa propre lecture du texte. »

Jean-François G. Caron habite un petit village. Il me raconte que bien souvent, le sachant écrivain, les gens viennent vers lui pour lui raconter des éclats de souvenirs de leur vie, des anecdotes. Leur histoire. C'est aussi là qu'il trame ses personnages, dans la mémoire des gens partageant ces histoires. Lui, il écoute : le souffle, l'accent, la mélodie des langages, les expressions du territoire et ils puisent dans ce matériel vivant pour écrire, construire et ancrer ces personnages et leurs récits.

Toucher.

Le toucher. Le toucher est l'un des sens «essentiels» de l'humain pour sa survie et son développement. Le toucher, c'est la reconnaissance, la découverte, le saisissement de l'espace...

« Quand nous avons emménagé dans notre maison à Saint-Calixte, il y avait ce vieux piano dans une des pièces. Un piano magnifique. Tu sais ces vieux pianos droits ? Il était tout éventré... Magnifiquement éventré. C'est le point d'inspiration de ce texte. »

Toucher. Toucher favorise les contacts sociaux, toucher éveille la sexualité. Un jour, enfant, Jonathan a entré ses doigts dans le ventre ouvert du piano et la bouche de l'instrument s'est refermée sur sa main. Pour Jonathan, le ventre du piano, c'est un peu comme le ventre de la jeune femme – interprétée avec justesse et candeur par Sara Létourneau – qui s'ouvre à lui. Un ventre, pour Jonathan, autant montre que tentation. Un piano, aussi beau que mortel.

Le metteur en scène |

Pierre Antoine Lafon Simard | interview #2

Moi – C'est une totale tragédie.

Pierre Antoine – Oui, mais hier on a rendu la tragédie un peu trop tôt...

Moi – Heureux de cette Première ?

Les Mains de Jonathan | Rencontres avec l'auteur et le metteur en scène | Mauvaise Herbe

2015-05-07 16:59

Pierre Antoine – Oui, très heureux ce matin. Je suis content de la représentation d'hier; la rencontre avec le public est essentielle au théâtre, tout va continuer à prendre forme au fil des représentations maintenant. Pour moi, la forme d'une création ne s'arrête pas. Elle continue de se faire au cours des représentations, d'agir. Elle évolue.

Je lui parle des animaux empaillés.

Il me parle du travail de Karina Pawlikowski.

Pierre Antoine – La mère, la comédienne Nathalie Charrette, a beaucoup angoissé pendant les répétitions, tous ces corps morts sur scène...

Moi – La scénographie m'a beaucoup touché. Ce sont de véritables installations. C'est très esthétique. Comment travailles-tu avec un scénographe ?

Pierre Antoine – Avec Josée Bergeron-Proulx, dès le début on a travaillé ensemble pour définir le décor. Pour s'inspirer, on a utilisé des images évoquées par le texte de Jean-François. Josée et moi, on est arrivé avec nos cartables respectifs bourrés d'images et ce qui est drôle, c'est que nous avions pratiquement les mêmes images !

Moi – Et comment travailles-tu avec les comédiens ?

Pierre Antoine – Avec les comédiens, je suis très directif mais aussi très à l'écoute. Je dirige comme j'aimerais être dirigé... Ce spectacle a demandé une mise en place rigoureuse, forte, où s'imposait une chorégraphie.

On jase. Il me dit que la plupart de ses créations théâtrales sont plutôt expérimentales mais que pour la mise en scène de Les Mains de Jonathan, la proposition entrecroise un théâtre contemporain avec une signature plus classique. Je lui mentionne que j'ai particulièrement aimé le travail de la lumière. Que cette lumière a tracé pour moi une trame narrative importante puisqu'elle fait exister ces lieux-sans-nom et qu'elle les singularise. De la lumière naît l'espace et un langage qui lui est propre. Un langage à redéfinir constamment.

Pierre Antoine – J'aime travailler avec les mêmes personnes, les mêmes artistes, d'un projet à l'autre, je fétichise mes collaborations. Les liens créés sont essentiels pour la dynamique d'une création. Les éclairages sont de Guillaume Houët, m'explique-t-il, connais-tu son travail ?

Moi – Non mais je vais aller fouiller...

Pierre Antoine – Pour la musique, Guillaume Thibert m'a d'abord proposé des maquettes sonores bruitistes mais moi, je voulais du piano... C'est incroyable le travail qu'il a fait.

Moi – Et Jonathan, pour toi, que représente-t-il ?

Pierre Antoine – Jonathan est un révélateur de notre société.

\* \* \*

Critique/ Les mains de Jonathan : Quand seule la lumière éclaire, journal le Droit.

Journaliste : Maud Cucchi (27 septembre 2014)

<http://www.lapresse.ca/le-droit/arts-et-spectacles/201409/27/01-4804164-les-mains-de-jonathan-quand-seule-la-lumiere-eclaire.php>

Publié le 27 septembre 2014 à 12h57 | Mis à jour le 27 septembre 2014 à 12h57

## Les mains de Jonathan: quand seule la lumière éclaire



*Les mains de Jonathan*, présentée par La Nouvelle Scène.  
Courtoisie



Maud Cucchi

Le Droit

Hasard du calendrier culturel, la pièce *Les mains de Jonathan* présentée par le Théâtre du Trillium suit d'une semaine exactement la sortie de *Mommy* de Xavier Dolan. Sitôt finie la courte représentation théâtrale d'une heure à peine, sitôt disparus les comédiens, on sourit à une autre coïncidence, particulièrement frappante à la dernière scène: il demeure évident que le film et la pièce, qui *a priori* n'ont rien à voir, se rejoignent autour du thème principal. Un fils «différent», une mère protectrice, et l'amour maternel mis à rude épreuve.

On ne pourra toutefois pas reprocher à l'auteur Jean-François G. Caron de s'être inspiré du scénario de Xavier Dolan: le Saguenéen l'a écrit il y a plusieurs mois et la pièce a déjà été présentée ce printemps à Jonquière.

En revanche, malgré toutes les précautions prises dans le programme pour mettre en avant «une nouvelle dramaturgie», commode euphémisme pour signifier que l'auteur se lance pour la première fois dans l'écriture théâtrale, rien ne paraîtra plus honnête que cette phrase du metteur en scène dans sa note d'intention: «*Je suis entré dans la dramaturgie de Jean-François G. Caron comme on se perd en forêt*», écrit Pierre Antoine Lafon Simard.

Tourner en rond, se rattraper aux branches, revenir sur son chemin et se perdre encore... tout transparaît dans la mise en scène des *Mains de Jonathan* où les rares actions tournent en boucle pendant que les mots se croisent et se décroisent, créant un plafond vocal d'une monotonie impitoyable.

Le récit a beau se resserrer comme un étau autour de Jonathan, héros vaguement défini par son approche tactile du monde qui l'entoure, l'étoffe des personnages est si mince que l'on peine à y croire. Malgré toute leur générosité, les acteurs semblent desservis par un texte qui ne leur rend pas justice.

Comme une rengaine rayée (mais bien articulée), les répliques usent et abusent de répétitions, de formules d'une platitude confondante. Sur fond de piano, la mise en scène se fait lénifiante, douce berceuse qui nous anesthésierait juste assez pour oublier le texte. Et c'est tant mieux.

Comme toutes les balades en forêt, perdues ou non, reste la beauté de la lumière qui ne ménage pas ses effets dans le spectacle. Le travail remarquable de Guillaume Houët sauve la mise en scène. Sous ses éclairages envoûtants aux jeux d'ombre et de lumière, il fait naviguer les personnages dans un ailleurs indéfinissable: ils apparaissent déchirés entre un monde si lointain et proche à la fois, sous cette lumière onirique devenue complice du crime latent.

La scénographie de Josée Bergeron-Proulx est tout aussi remarquable. Réaliste et fantastique, résolument théâtrale, elle offre un écrin idéal pour accueillir un univers à mi-chemin entre fable et tragédie. Un régal pour les yeux, mais un supplice pour les oreilles.

POUR Y ALLER >

## Matériel audio ou Vidéo

Clip promotionnel, co-production du Théâtre la Rubrique et du Théâtre du Trillium  
(17 mars 2014) durée 0:29

<https://www.youtube.com/watch?v=cZABCPhp8pM&feature=youtu.be>

Vidéo reportage / *Les mains de Jonathan : des créateurs inspirés*, réalisation : la Fabrique Culturelle (20 mars 2014) durée 7:09

<http://www.lafabriqueculturelle.tv/capsules/883/les-mains-de-jonathan-des-createurs-inspires>

Vidéo entrevue / *Les mains de Jonathan : vision de metteur en scène*, réalisation : la Fabrique Culturelle (17 février 2014) durée 5 :12

<http://www.lafabriqueculturelle.tv/capsules/76/les-mains-de-jonathan-vision-de-metteur-en-scene>